

développement, certain délai que le créateur lui aurait assigné ?

Je ne suivrai pas les progrès de cette industrie naissante, mais je ferai observer, en passant, que c'est avec cette époque que coïncident les premiers épanouissements des beaux-arts dans notre ville, par les Stella, coïncidence d'autant plus heureuse que les beaux-arts et l'industrie lyonnaise devaient plus tard se donner la main pour marcher ensemble et faire de notre ville une des cités les plus riches et les plus florissantes du monde.

Le produit de nos fabrications peut être évalué aujourd'hui à plus de 370 millions par an, dont 230 s'exportent. On compte en France plus de 145 mille métiers ; il en existe à Lyon plus de 72 mille, l'excédent se partage entre quelques autres villes de l'empire. Nous devons ces recherches à notre honorable confrère, Monsieur Arlès Dufour, qui les a consignées dans son remarquable rapport sur l'exposition de Londres de 1851. Ajoutons que ces calculs seraient aujourd'hui dépassés de beaucoup si l'on procédait à de nouvelles supputations.

Il est bien évident que sans le goût varié de nos produits, goût inné chez nous, pour ainsi dire, et sans l'art du dessin qui concourt pour une si large part à l'entretenir et à le perfectionner, nos voisins auraient plus tôt cherché à nous imiter ; mais notre supériorité, incontestée sous ce rapport, a pendant longtemps arrêté toute pensée de rivalité.

Aujourd'hui encore, les efforts de nos premières maisons déconcertent les industriels étrangers ; nous les avons entendus nous dire, au sein du jury de la dernière exposition, devant les étoffes exécutées d'après les dessins de M. Béraud, associé de MM. Schulz : « non jamais nous n'arriverons à produire de pareils chefs-d'œuvre. » Ce franc témoignage s'étendait à plusieurs autres fabriques dont les dessins